

La vie des autres

Christophe Schenk — www.christopheschenk.ch

*«I, pourpres, sang craché des lèvres belles
dans la colère ou les ivresses pénitentes»*

Rimbaud

Jean alluma une cigarette.

Il s'était fatigué des gens depuis quelque temps, ne les aimait plus vraiment, bien qu'il le regrettât. Après tout il en était un aussi et eux comme lui, un Jean parmi d'autres — et tant de Jeannes aussi — ni meilleur ni pire, bien au contraire. Mais toutes leurs histoires l'attristaient, leurs existences inutiles en évidence, impudiques, dans une monstration un peu vide. Et il restait à tirer sur sa clope à la fenêtre, la rue vide encore en-dessous, à la lueur d'un feu de réverbère.

Il avait envie de dire des choses à son tour, ses choses qui ne se confiaient qu'à lui, entre deux pensées entremêlées de rêves. Il aurait voulu s'offrir son explosion de paroles, de vers endiablés qui

se tortilleraient aux yeux de tous, des dandinements de sabbat sous des feux multicolores, qui l'écriraient sur les murs du quartier — de la ville même — et conteraient sa vie à tous les autres, comme ils lui rabâchaient la leur, tout le long d'incalculables pages.

Pour ce faire, le mécanisme était simple: une marmite en fer, bien fermée par un double-nœud de corde; à l'intérieur un peu d'essence, de sable et de savon, le tout accompagné de peinture de diverses teintes et de feuilles de papier; la minuterie sur le couvercle enfin, quelques cordons emmêlés comme des rubans de fête tout autour. À chaque explosion les murs se badigeonneraient alors, tout bariolés de poésies incertaines, des petits cris de vie en forme de lettres arrondies. Mais pour l'instant il n'y pensait pas encore. Les marmites trônaient sur la table de la salle à manger derrière lui et il envoya valser son mégot par la fenêtre, chute légère dans l'air, écrasé sur l'asphalte sale du trottoir après. Le soleil allait bientôt se lever et il tira le rideau, laissa traîner un regard sur ses mots à retardement alignés sur la table. La journée allait être longue.

Jean était correcteur de journaux intimes. Certes, c'était une situation enviable — être payé pour lire alors que d'autres se salissaient les mains du matin au soir — mais les heures de lecture l'avaient usé bien plus que la terre à creuser ou les murs à dresser. C'était comme s'il avait vécu cent ans déjà dans sa tête; un siècle et autant de vies, mais pas une qui ne fût la sienne. Chaque matin la boîte aux lettres débordait, vomissait son lot de carnets orgueilleux, les pages noircies à l'intérieur, autant de romans futiles et de contes amoraux, pour ses beaux yeux de correcteur orthographique. Et chaque soir le coursier passait — huit heures en coups de cloches —, récupérait les livres orphelins de fautes pour les emmener à la grande usine de la ville, où d'autres gens les brûleraient avec soin. Pour Jean c'était comme s'il

mourait alors, avec toutes ces petites vies imprimées en lui.

Mais cette vieillesse précoce ne suffisait pas à expliquer son désir de vivre en un cri. Les carnets renfermaient des récits de plus en plus ternes — sans queue ni tête, ni même les jambes pour courir — des morceaux de vies maladroits, imbriqués les uns sur les autres, sens dessus dessous. Jean en venait parfois à soupçonner leurs auteurs d'écrire juste pour se faire voir, cherchant dans son regard de lecteur bienveillant une justification à leurs errances quotidiennes. Et lui sentait enfler sous son crâne d'inqualifiables maux de tête — les tristes mots de l'être — et le petit nuage qui avait grossi par-dessus lui, qui le suivait chaque jour comme un chapeau pluvieux au-dessus des cheveux.

Et non! ça ne pouvait plus durer... les mots pour se dire étaient siens aussi et il ne bégaierait pas au moment de s'écrier.

Vers huit heures Jean avait bu son café et, après avoir passé son manteau et son écharpe à carreaux, il se décida à empoigner la première marmite. Elle n'était pas trop lourde, bien moins qu'il l'avait imaginé, même si elle contenait son pesant de mots, l'histoire de son enfance comme il l'avait noté sur l'étiquette. Il ne savait pas encore où il allait la déposer, passa la porte sans plus attendre, sur le palier après où l'attendait le petit nuage, fidèle à l'habitude. Mais ce matin, Jean ne se dirigeait pas vers la rangée de boîtes aux lettres à l'entrée de l'immeuble. Il passa la grande porte vitrée sans même une pensée pour les carnets qui prenaient la poussière dans leur petite cage en fer et remonta l'allée jusque vers le vieux tabac au bout de la rue. Et le petit nuage le suivait, bien obéissant, lâchant quelques gouttelettes agaçantes parfois, au hasard de cette promenade matinale.

Jean s'arrêta assez vite. Il avait cette sensation étrange dans le ventre, une sorte de trac insensé, la peur de mal faire peut-être. Il se

sentait si ridicule soudain, sa marmite entre les mains, et un instant l'envie de rentrer lui passa par la tête, ouvrir sa boîte aux lettres et se remettre au travail. Mais il se ressaisit bien assez vite et de toute manière il était trop tard pour reculer, se laissa aller à contempler la ville autour de lui, grise encore dans le petit matin d'automne. Les bâtiments qui se dressaient un peu partout étaient tristes, presque malades, leurs façades délavées recouvertes de vieilles affiches passées, déchirées ou à moitié recouvertes. Quelques vitrines s'éclairaient; du mobilier un peu froid, pastel et mélancolique, des vêtements stricts entre brun, noir ou gris, et d'autres objets qu'il n'aurait su définir, inutiles posés là, tout ce spectacle sous la lumière amère de néons immobiles. La ville s'éveillait mais semblait morte déjà, incapable de balbutier le moindre cri de vie. Et puis son regard se posa sur un vieux kiosque un peu plus bas, qui semblait trôner comme la frontière entre les locatifs et les magasins, une barrière invisible pour les deux temps d'une ville. Quelques manchettes de journaux pendouillaient, dans des couleurs éclatantes, les titres du jour hurlant les vies d'autres que lui, sans intérêt pourtant: la joie sportive d'une nation entière, la détresse d'une starlette égarée, les errances nocturnes d'un politicien local. Et il décida de laisser la marmite là, imaginant en lui déjà toutes ces pages éclaboussées, les souvenirs du petit garçon qu'il fut barbouillés par-dessus. Ensuite, il retournait sur ses pas, les mains dans les poches et un petit rictus paisible aux lèvres, le nuage muet juste sur sa tête.

Quand il arriva devant l'immeuble, le petit nuage s'arrêta, ne passa pas la porte avec lui, comme s'il devinait que Jean allait sortir à nouveau. Et il remontait seul les escaliers alors, les images de la marmite explosant qui se chevauchaient dans sa tête. La rue noire de gens, vers deux heures l'après-midi, il ferait clair au-dessus, quelques restes de soleil derrière une fine couche de nuages blancs, lumière

aveuglante. Et puis ça serait la déflagration en un bruit sourd, sec et soudain, un nuage sombre qui recouvrirait tout autour avant de se dissoudre dans l'air, comme par magie. Les passants au loin accourraient alors, effrayés d'abord, fascinés ensuite par le spectacle étrange, figé sous leurs yeux incrédules: des corps paisibles, comme endormis, partout sur l'asphalte et les mots sur les murs, les fenêtres des bâtiments, qui auraient gondolé jusque sur les gens, colorant leurs vêtements tristes, les phrases impudiques lâchées dans l'air. Comment sa mère lui avait fait manger du savon à son premier mensonge, pourquoi il rentrait toujours pleurnichant de l'école le soir, où il avait enterré la chevalière de papa... Son enfance qui s'allongerait tout le long de la ville et les gens y jetteraient un œil, intrigués, suivraient le texte d'un paragraphe à l'autre, d'une bouche d'égout à une manche de veste, d'une portière de voiture aux murs de l'église. Et ils s'en passionneraient après, marcheraient plus vite pour connaître la suite, ne rien manquer des aventures du petit garçon, un sourire aux lèvres parfois, une larme retenue sur la joue, puis de grands éclats de rire. Un peu de fraîcheur et de rêve dans le gris de la ville, les gens oublierait leurs malheurs, banals finalement, s'allégeraient soudain, comme flottant au-dessus, bien au-dessus de cette pauvre journée d'automne. Neuf coups de cloches pour autant d'heures ramenèrent soudain Jean au couloir de son étage. Il lui restait encore du travail et le temps s'écoulait. Il pourrait rêver plus à son aise dès ce soir.

Sur la table de la cuisine trois marmites l'attendaient. Chacune renfermait un peu de lui; son adolescence dans la première, l'âge adulte pour la seconde, ses rêves enfin dans la dernière. Elles étaient toutes réglées pour exploser à la même heure, offrant ainsi dans le même temps le début et la fin de l'histoire. Jean devait encore compléter le texte consacré à ses rêves. Il avait écrit son histoire chronologiquement, comme les carnets qu'il lisait d'habitude —

déformation professionnelle — se replongeant dans ses souvenirs plusieurs jours durant. Ça n'avait pas été sans mal. Sa mémoire était en effet parasitée des histoires des autres. Ainsi, parfois, les petits événements de sa vie se trouvaient-ils gangrenés de quelque détail insensé, réminiscence trop vive de récits lus auparavant; sa mère qui disparaissait soudain, décédée juste après sa naissance, son père un peu trop bourru, prisonnier de la bouteille et qui le frappait violemment, ou encore des frères et sœurs tortionnaires apparaissant par dizaines, incapables de comprendre sa détresse et son manque d'attention. De petites digressions qu'il corrigeait au plus vite. Mais d'autres fois, c'étaient des moments entiers de sa vie qui s'effaçaient, remplacés par d'étranges aventures, et il se laissait prendre, ne découvrait la supercherie que longtemps plus tard. Une fugue rocambolesque qui remplaçait deux semaines de colonie, un passage à tabac pour un accident de vélo, le cœur brisé par l'amour plutôt que par la mort du grand-père. Sa vie ne lui appartenait plus par instants, toute vouée à la vie des autres. Mais ses rêves, eux, ne pouvaient être que les siens et il s'assit à sa table, le crayon dans une main, l'autre grattant mécaniquement sa cuisse, le regard noyé dans la page blanche.

Quels étaient ses rêves et où se cachaient-ils? Il se posait la question depuis plusieurs jours, tournait et retournait sa tête dans tous les sens, espérant les voir surgir d'un recoin et s'offrir à lui. Mais il n'y avait rien à faire. C'était comme s'ils n'existaient pas — son âme vide et triste —, qu'il se levait chaque matin pour rien, juste le train-train, le monde inchangé sous ses yeux et qui ne bougerait pas. Une vie figée, qui le rendait malheureux, plein des regrets et d'une colère dévoreuse. Il était là, le nez dans sa page, et rien ne venait, juste le silence qui le calmait un peu, serein dans l'attente. Et c'était peut-être ça son rêve! La disparition des mots égoïstes. Un grand cri qu'il devait pousser et le silence juste après.

Il n'écrivit rien sur cette dernière feuille, la plia en deux et la glissa dans la marmite, le couvercle refermé ensuite.

Il était presque dix heures lorsque Jean sortit de l'immeuble, une nouvelle marmite dans les mains. Il faisait chaud pour une journée d'automne et le ciel n'était garni que de quelques nuages disparates. Mais pour lui, le temps restait couvert, le petit nuage en équilibre sur sa tête, clément tout de même, pas la moindre goutte de pluie qui s'échappât. Jean avait pris l'habitude de cette vapeur légère qui lui mangeait le soleil; en été c'en était même un plaisir, un parasol tranquille qui le protégeait des grandes chaleurs. Le nuage était apparu un matin, sans prévenir, quelques mois auparavant. Au début il s'en était étonné — ça n'était pas vraiment courant ce genre de phénomène — mais il s'y était fait assez vite, aurait ressenti un vide par la suite s'il ne l'avait pas vu au-dessus de sa tête, lorsqu'il levait les yeux au moment de passer la porte. Et il lui offrait un sourire étrange alors, comme une complicité fidèle. Quant à donner une explication à cela, il y avait renoncé tout aussi vite. C'était ainsi, point à la ligne.

Et ils remontaient l'allée tous les deux maintenant, Jean d'un pas rapide et décidé, le nuage en un vol léger mais dans le rythme. Les rues s'étaient animées depuis avant. Des gens flânaient le long des trottoirs, d'autres plus pressés, en direction de leur bureau sans doute, et un brouhaha naissant, sans paroles mais bruyant. Aux vitrines des cafés on pouvait voir les vieilles dames avec thé ou café noir, des gens seuls, le journal entrouvert, et d'autres plus seuls encore, voûtés, la cigarette entre deux doigts, le regard perdu vers l'extérieur. Les deux mondes se répondaient. L'un vivait, de courses et de trafic, l'autre moribond, comme une bulle de quiétude où le temps se serait arrêté. Mais Jean ne laissa pas trop son regard s'attarder. Il dépassa le kiosque où il avait déposé la première marmite, puis tourna à gauche pour rejoindre

le quartier commerçant. Des magasins aux devantures multicolores s'étendaient à perte de vue des deux côtés de la rue. Ici on flânait aussi, mais avec une classe supérieure, un air de dédain soulignant les visages. Jean se laissa prendre un moment par les interminables vitrines pleines à exploser de petits trésors. Mais ses pensées n'étaient pas pour le luxe et l'apparat. Il imaginait seulement les fissures en toiles d'araignées sur le verre après que la marmite aurait explosé, les briques éparpillées sur le sol, le soleil qui se reflèterait dessus. Et un sourire étrange lui redessina le visage alors, comme dans un sommeil joyeux et serein.

Il se décida pour laisser la marmite dans un container, juste derrière une librairie. L'explosion réécrirait tous les livres alors. Et les histoires des autres deviendraient la sienne, comme elles l'avaient fait pour lui. Ses mots parasiteraient tous les livres, les effaceraient puis les remplaceraient. Ce serait son tour de s'insinuer dans la tête des gens, de travestir leurs souvenirs et leur vie. Tous se tairaient alors pour le lire, l'entendre un instant, et puis il n'y aurait plus un bruit, juste une brise légère emportant quelques feuilles mortes, comme les pages des livres. Une goutte de pluie roula de son front à son nez soudain, un frisson qui lui parcourut le dos, l'enlevant à son délire pour le ramener à la rue, debout immobile parmi les passants autour. Le nuage avait commencé à pleuvoir et il avait déjà les cheveux trempés, prêts à déborder le long des tempes, rouler tranquilles sur ses joues. Et ça ne semblait pas vouloir s'arrêter. Il se mit en marche alors, rentra chez lui pour s'abriter.

Le commissaire Van Birios alluma une cigarette.

Un instant, il déplanta le nez de son magazine — le regard

fixe sur la flamme légère, qui faisait rougir le papier mais – puis il se replongea dans la lecture de son article. C'était l'histoire d'un tireur fou dans un pays voisin. L'homme s'était perché un matin sur l'enseigne d'un grand magasin, pour ensuite faire un carton sur la foule qui passait en-dessous. Un fait divers tragique, mais le ton employé prêtait au rire, ou du moins à quelque petit sourire en coin. Un habile jeu entre distanciation et ironie, qui allégeait le propos sans le déformer. Van Birios aimait beaucoup ces récits car ils le transportaient, un peu rêveur, l'éloignaient du quotidien banal de sa fonction. Ce genre d'aventures, ça n'arrivait pas très souvent, et en tout cas pas à lui, coincé dans son train-train citadin, entre vitre brisée et poudre blanche, excès de vitesse ou vandalisme. Alors parfois il se disait qu'il ferait mieux de tout quitter, avant d'avoir trop vieilli, pour se mettre à son tour à la plume, raconter des histoires policières pour le bonheur de lecteurs dans son genre. Mais voilà, les idées! C'était à croire qu'il n'avait pas plus d'imagination que la ville autour de lui. Rien à raconter, alors il se taisait.

Van Birios lisait donc son magazine, lorsqu'une grande explosion se fit entendre tout près. Il était tout juste deux heures. Dans un premier temps il ne réagit pas vraiment, abandonné à la surprise du moment, mais il se ressaisit très vite ensuite, laissant de côté sa lecture, debout sur ses pattes dans le même temps. Et il sortit de son bureau alors, planté au milieu de la rue l'instant d'après. Le spectacle sous ses yeux l'enfermait dans un effroi intangible. Des corps étalés partout sur le bitume, ou plutôt ce qui avait été des corps, comme des morceaux de viande maintenant, tout ensanglantés. Une odeur poisseuse de crémation qui collait à l'air, s'insinuait tout autour. Et Van Birios avançait au milieu de ce tableau éventré, suivis de policiers et de passants, se rapprochant à mesure du centre du foyer. Il ne restait presque rien de la librairie du quartier. Juste sa vitrine fracassée,

quelques plaques de verre fissurées qui tenaient magiques, un peu de papier qui finissait de se consumer. Et partout ces mêmes corps déchirés, soufflés par la puissance de la déflagration, qui reposaient sur le ciment et l'asphalte. C'était comme un charnier d'après-guerre, la puanteur de la mort qui commençait à monter aux narines. Mais le pire, c'étaient ces couleurs vives qui dégouлинаient d'un peu partout, comme se moquant du tragique de la scène. Des taches rouges, vertes ou jaunes, qui éclataient sous les yeux, recouvrant les décombres fumants, étouffant la mort un instant. Van Birios avait souvent vu des photos de massacres dans les journaux ou à la télévision, mais à chaque fois c'en étaient des images de noir et blanc ou de couleurs ternes, comme un respect latent pour ces vies envolées. L'effroi restait figé alors en un silence solennel, un recueillement sur les cendres. Mais ici un sentiment malsain dominait, des pots de peinture à bon marché balancés par dessus, souillant le drame qui s'était joué l'instant d'avant. Ça n'avait pas de sens...

– Venez voir commissaire.

Un jeune homme en uniforme se tenait à côté de lui maintenant et Van Birios accrocha son regard un moment, pour y lire le reflet de ce qu'il voyait, la confirmation de la scène. Et puis il le suivit, s'éloignait des décombres pour retrouver quelques rues au-dessus l'illusion de l'inchangé, le silence certes, mais l'ombre protectrice des vieux bâtiments, projetée sur les trottoirs autour. Ils marchaient côte à côte, sans un mot, et l'odeur du drame réapparut soudain, emplissait leur âme entière à nouveau. Et puis les corps après, des morceaux de briques fendues, la poussière épaisse des vitrines et le foyer d'une seconde explosion, les mêmes couleurs bariolées en des flaques sordides.

– Il y a donc eu quatre explosions, au même moment et en

quatre endroits distincts.

Deux heures avaient passé depuis la catastrophe et Van Birios dissertait à haute voix, cherchait quelques réponses dans l'air.

– Pas de revendication, coup de téléphone, lettre à la presse ou quoi que ce soit.

Et il allait d'un mur à l'autre de son bureau, parlait fort et plusieurs policiers debout à sa porte, ne disaient mot, les regards qui suivaient le mouvement circulaire.

– Et toute cette peinture qui dégoulinait...

Il s'arrêta, le regard perdu dans le vide un instant, puis se remit en marche, tourna sans dire un mot, stoppa à nouveau, s'assit à son bureau un peu après. Le téléphone sonna une première fois. Puis deux et trois, une quatrième fois, encore après et personne ne fit la moindre remarque, n'osait même regarder le commissaire qui décrocha finalement.

– Allo...

Le reste de la conversation ne fut que marmonnements — pour un oui, pour un non — la moue impassible, le combiné bien coincé contre l'oreille. Et une exclamation soudain

– Une lettre!

La bouche ouverte un instant, oubliée, calmée après, quelques marmonnements encore. Ensuite il raccrocha.

Van Birios marchait vite, redescendait le trottoir en direction de la sortie de la ville, du côté des locatifs. Il était presque cinq heures à sa montre et il commençait à faire frais dans l'air autour. C'était peut-être un indice, cette lettre laissée là, à proximité d'une des explosions. Ou une piste au moins, quelque chose qui leur permettrait de remonter à la source des attentats. Ou peut-être que c'était juste une revendication et rien de plus; ou moins encore. C'était mieux que rien quand

même. Et de toute façon rien n'aurait pu expliquer ce geste, ça ne se pouvait pas.

Van Birios arriva près des restes d'un vieux kiosque à journaux. Deux inspecteurs l'attendaient là, l'un tenant une feuille de papier dans les mains. Ils se firent un petit signe de la tête et le commissaire s'empara de la fameuse lettre, lut impatient.

Elle s'appelait Jeanne mais elle ne me voyait pas. Et je ressentis le vide alors, l'absence de son regard comme si elle n'existait pas. Comme morte et... ou non, ça n'est pas ça. C'était mon grand-père qui mourut cette année-là. La première sensation du vide, de la disparition. J'étais si

Le texte s'arrêtait là, le papier déchiré juste en-dessous, et Van Birios leva les yeux de la feuille.

– C'est ça votre lettre! Ça ne veut rien dire. N'importe qui pourrait avoir écrit ce texte et l'avoir jeté dans cette poubelle après.

Et il montra du doigt une vieille poubelle en fer, toute noircie, juste à côté.

– Peut-être, mais il y en a plein d'autres du même genre. Ici et sur les autres lieux d'explosion aussi. Et c'est toujours la même écriture.

Ils ne dirent plus rien un moment et Van Birios reprit après, un brin d'excitation dans la voix.

– Il va falloir faire analyser ces feuilles! Et l'écriture aussi, on pourra retrouver ceux qui ont fait ça alors.

– On s'en occupe déjà. Ça prendra un peu de temps, mais on les retrouvera.

Et puis une sonnerie de téléphone retentit. L'un des deux hommes répondit. Van Birios le regardait fasciné, accroché à ses lèvres. L'instant semblait durer des heures. Il raccrocha enfin.

– On tient peut-être un suspect.

Le soir commençait à tomber. Van Birios écrasa sa cigarette sur le sol. Un homme seul, il n’y aurait jamais pensé. Ce qui lui avait paru insensé au début — ces attentats meurtriers en différents points de la ville — ne trouvait plus de mots tout à coup, inqualifiables. C’était l’œuvre d’un fou, un acte maladif sans la moindre justification. Tous les papiers débordaient de la même écriture, les empreintes sur ce qui restait des explosifs étaient toutes identiques et les premiers témoignages concordaient pour offrir un suspect unique, aperçu dans les rues tout le long de la matinée. Un homme seul, impossible à différencier de tant d’autres, selon les descriptions des témoins. Un monstre pour Van Birios, prisonnier pour longtemps encore des brasiers fumants entrevus durant la journée. Et pourtant il n’arrivait pas le condamner totalement. Il n’aurait pu excuser ou comprendre ses actes, certes, mais quelque chose le travaillait, agitait son esprit de manière irrésistible. Ces mots... toutes ces lignes tracées de la main même qui avait semé le drame, tout le long d’interminables pages. Ces bribes de vie, incompréhensibles, qui traînaient sur l’asphalte, le papier noirci, disparu parfois, qui racontaient de petites histoires banales, un peu plates, qui l’intriguaient pourtant. Des anecdotes mélangées, perdues entre vécu et imaginaire, insensées ou triviales, mais qui s’insinuaient en lui, résonnaient étranges à mesure. Ça n’avait pas de sens et pourtant... il aurait voulu comprendre.

Mais il restait debout, face à l’entrée de l’immeuble où vivait l’homme. Il devait être chez lui à cette heure-ci, il ne sortait presque jamais, avait dit sa concierge. Plusieurs officiers en uniforme se tenaient tout autour, attendant les ordres du commissaire pour intervenir. Et Van Birios restait muet, ne savait plus vraiment. Dès l’instant où il l’aurait arrêté, tout disparaîtrait ou presque. Le mystère s’envolerait, brisé soudain par d’absurdes explications, et les mots semés sous les couches de peintures vives s’effaceraient alors, ramenant l’histoire au

réel le plus plat. Le rêve s'envolerait pour ne laisser que l'horreur sur la ville.

Van Birios allait allumer une nouvelle cigarette lorsque la voix de la concierge — qui était restée à l'observer durant tout ce temps — se fit entendre, en un cri presque aussitôt étouffé.

– C'EST LUI...

Puis elle répéta, plus doucement encore.

– C'est lui...

Et un homme sortait de l'immeuble d'un pas tranquille, les mains enfoncées dans les poches. Puis il s'arrêta, bien qu'il ne semblât pas avoir vu les policiers tout autour, leva les yeux vers le ciel un instant, un sourire étrange sur son visage, se remettait en route juste après.

– Ne bougez pas! lui cria Van Birios.

Et il s'arrêta, découvrant soudain les hommes armés qui l'encerclaient, ne semblait pas avoir peur, l'air à peine étonné. Il était comme transparent, pensa Van Birios, le teint blanc sous un regard vide de petit garçon. Ça ne pouvait pas être lui.

– Levez les bras bien haut et ne bougez plus, lui dit-il alors, plus calmement.

L'autre obéit, tout raidi et les mains par dessus la tête. Van Birios commença à avancer vers lui, lentement, son regard qui fixait le sien. Et les officiers autour tenaient en joue l'homme debout, qui ne bougeait pas, les bras levés toujours et le visage imperturbable. Le commissaire n'était plus qu'à quelques mètres lorsqu'il abaissa un bras soudain, le geste un peu brusque, et le coup de feu résonna dans le même temps, l'atteignant juste au-dessus des yeux, là où il venait de poser la main, comme pour s'essuyer le front. Il resta debout un instant encore puis, pareil aux feuilles sous la brise, tomba léger sur le sol, le dos contre le bitume triste. Van Birios courut alors, à ses côtés

après, se pencha vers lui, un genou posé sur l'asphalte ensanglantée. L'autre était mort et il lui ferma les yeux, sentit comme un peu d'eau sur son front lorsqu'il le frôla, s'en étonna. Et ses cheveux étaient trempés, comme après une petite averse.

La ville avait retrouvé son calme maintenant. On reconstruisait ce qui avait été détruit, plus beau encore, et on avait fait dresser de sobres bornes remplies des noms des victimes, comme des cicatrices bien en vues pour se rappeler les blessures. Et Van Birios alluma une cigarette, seul dans son bureau alors que la nuit tombait à la fenêtre, quelques flocons de neige dans l'air. Il s'apprêtait à terminer son rapport. L'enquête n'avait rien apporté de plus; Jean avait agit seul et sans aucune raison apparente. Il l'appelait Jean dans sa tête, comme il l'aurait fait pour un ami, tant cette histoire restait imprimée en lui, s'écoulait sans fin entre ses pensées. Les pages déchirées retrouvées un peu partout, Van Birios les avaient lues et relues, se perdant un peu plus à chaque fois dans cette vie qui n'était pas la sienne. C'était étrange la manière qu'il avait de se raconter. Tous ses souvenirs étalés, impudiques, et pourtant c'était comme s'il parlait d'un autre, si absent à lui-même. On aurait dit qu'il avait été dépossédé de sa mémoire, obligé de se retranscrire page après page pour se retrouver. Et voilà que maintenant il tenait toutes ces feuilles entre ses mains — comme le reflet de Jean disparu —, allait bientôt les ranger dans une grande enveloppe, au fond d'un tiroir ensuite, où cette mémoire fade prendrait la poussière à l'infini. Il lâcha un peu de fumée dans l'air, comme un nuage gris qui s'étendait, disparaissait imperceptiblement. Les médecins étaient catégoriques. Jean vivait seul, ne sortait jamais, n'avait pas d'amis et, selon ses voisins, la télévision restait allumée du soir au

matin, le son assourdissant. Tout concordait, sans même l'exception près: il s'agissait là d'un cas flagrant de névrose psychotique... ou quelque chose du genre, un jargon obsolète que Van Birios ne comprenait guère. Ça avait l'air si simple pour eux, mais lui ne pouvait s'y faire. Il le revoyait si serein sortant de chez lui, face aux policiers qui l'attendaient. Et la main à son front n'était rien d'autre qu'un geste maladroit, d'un naturel fatal un instant. Non, le commissaire ne voulait pas se résoudre à voir en Jean un simple cas de manuel psychiatrique. Et puis il y avait cette lumière étrange sur son visage, lorsqu'il lui avait fermé les yeux, comme un rayon de soleil juste pour lui, qui perçait derrière des nuages invisibles.

Mais il était tard maintenant et Van Birios rangea le dossier dans un tiroir, se leva et passa son manteau. Et juste avant de sortir du bureau, il se retourna une dernière fois, le regard perdu dans le vide. Ça serait peut-être une bonne histoire à raconter, pensa-t-il. Puis il referma la porte derrière lui, traversa le commissariat silencieux, dans la rue l'instant d'après, ses pas dans la neige quand il s'éloignait à l'horizon.